

son, son champ, ses cents piastres de rente viagère, sa petite pension et son travail, elle avait amplement de quoi vivre.

Elle ne regretta pas non plus la fuite de son mari. Malgré ses folies, Célestine avait l'âme grande. Dès qu'elle fut obligée de reconnaître qu'Eugène n'était qu'un aventurier, elle sentit mourir du coup l'amour qu'elle avait pour lui.

En même temps, moururent, trop tard, hélas! — ces idées romanesques qui avaient fait son malheur.

Elle trouva sa consolation dans la religion, le travail, la charité, dans le soin surtout qu'elle prend de prévenir les jeunes filles de son voisinage contre le danger des romans et des idées romanesques.

Si j'avais été seulement raisonnable, leur dit-elle souvent, au lieu d'être, à vingt-six ans, veuve d'un escroc vivant, je serais la femme heureuse de cet honnête Mathurin.

LE LION.

BALLADE.

« Ecoutez ! n'entendez-vous pas retentir sur les hauteurs du Carmel un cri plaintif et douloureux ? N'entendez-vous pas l'écho répéter un sourd mugissement semblable au bruit lointain du tonnerre ? N'entendez-vous pas un son aigu, tel que le sifflement du vent lorsqu'il souffle à travers un bosquet de tamarins ?

« Une voix étouffée appelle par des cris lamentables les secours d'un bras puissant ; ah ! sans doute, il se livre un affreux combat, courons, courons, Astarté ; vite ; il s'agit de sauver l'innocence ; courons prodiguer notre vie. »

Ainsi parlait, en suivant les traces imprimées sur le sable du désert, un prou d'une vaillance héroïque, un preux fidèle aux lois de la chevalerie ; sire Godefroi la Tour, le plus brave des Francs au cœur pieux qui ait pris la croix.

Astarté a senti l'éperon ; il s'élança à travers les roseaux, les ronces et les épines ; il se précipite avec un bruit épouvantable dans la sombre cavité d'un rocher entr'ouvert ; il hésite, il tremble, il recule, il couvre son frein d'écume, s'effarouche et se cabre.

Qu'a-t-il donc vu ? Les yeux étincelants d'un lion qui roulent avec une rapidité effrayante et brillent comme les éclairs qui sillonnent les nuages chargés de la foudre. Furieux, le terrible animal secoue sa crinière ; il se débat, il gémit, il rugit ; un énorme serpent l'enlace de ses replis, et enfonce sa dent meurtrière sous sa crinière ensanglantée et vomit en sifflant de la fumée et du poison ; plus le lion se débat, plus le serpent le presse étroitement dans les anneaux de son corps couvert d'écaillés ; le monstre s'efforce de s'enlancer autour des jambes roidies du fier animal.

Déjà le lion tombe dans d'affreuses convulsions, oppressé, suffoqué ; il perd la respiration. « Que dans sa fureur il fasse tomber sur moi sa vengeance, dit Godefroi, n'importe ? mon épée le délivrera de cette horrible étreinte. »

Il dit, et se dressant sur son coursier qui s'élança, il brandit sa large épée ; frappe du tranchant l'affreux reptile qui bondit, se crispe, se recourbe et expire.

Déjà le lion respire avec force, témoigne sa joie par les rugissements dont il remplit les airs, et accoue son épaisse crinière.

Mais dans ses élans de bonheur il n'oublie pas les devoirs de la reconnaissance ; il s'approche humblement de son libérateur, le flatte avec la douceur d'un agneau, lèche sa main et son bouclier, s'attache aux pas du chevalier qu'il suit dès lors comme le chien le plus docile.

Fidèle serviteur, il franchit avec lui déserts, fleuves, montagnes, le caresse pendant le jour, le garde lui et son coursier pendant l'obscurité de la nuit, chasse tous les matins pour lui procurer une proie nouvelle, partage ses périls et combat à ses côtés.

Après avoir longtemps fait trembler les infidèles, et chargé de gloire, le guerrier tourne ses regards vers sa patrie, se prépare à y retourner et se fait d'avance un plaisir de faire admirer à ses amis le fidèle compagnon de ses travaux et de ses dangers.

Mais en vain offre-t-il de prodiguer l'or pour son passage, pas un capitaine ne consent à recevoir dans son vaisseau une bête aussi redoutable. Forcé, bien à regret, de renoncer à ce projet, le chevalier part, et le lion délaissé reste sur le rivage.

Le généreux animal fait retentir au loin ses cris plaintifs, va, revient avec désespoir, les yeux fixés sur le vaisseau ; il s'arrête enfin, et du haut d'un rocher se précipite dans la profondeur des vagues.

Il lutte, il se débat, il rugit, il ne peut plus respirer, sa patience épouvante et fait fuir les habitants de la mer ; les flots, violemment agités, écument, bouillonnent en courroux autour de lui ; vingt fois, il l'ont englouti, vingt fois il a reparu à la surface des eaux.

« Voyez donc ce qui s'agite là-bas sur l'abîme, » crie le nocher du haut d'un mâât, longtemps après la chute du lion. Poussé par un secret pressentiment, Godefroi s'élança du tillac sur un câble suspendu, s'efforce de distinguer l'objet, et voit en frémissant la crinière de son lion s'élever au-dessus des flots.

Le lion de son côté, aperçoit son maître ; ses forces à cet aspect semblent se ranimer comme par un prodige ; mais, bientôt, entraîné par la violence des vagues, il fait un dernier effort, lève la tête, adresse par un regard muet un dernier adieu au chevalier, et disparaît au milieu des vagues impétueuses. F. KIND.

FABLE.

Un animal... J'éprouve ici qu'iqu'embaras...
Puisqu'il faut le nommer, un cochon gros et gras
Et content de lui-même,
Trouvait le monde injuste à son égard.

— Je vois bien, disait-il, que personne ne m'aime :
On me témoigne assez du geste et du regard
Qu'on n'éprouve pour moi que de la répugnance ;
Mon nom seul est une offense.

Pourtant je suis pour l'homme un être précieux :
Tout mon corps, sans déchet, sert à sa nourriture.

Malgré moi je murmure
Quand je vois le fermier, pour quelques méchants coups,
De sa plus douce voix cajoler sa volaille ;
Et moi, qui lui fournis le jambon et le lard,
Il m'évite et me raille.

— Vos présents, mon beau sire, arrivent un peu tard,
Lui dit une poulette.
De mon vivant, je donne un bel œuf chaque jour ;
Par contre, je reçois quelques preuves d'amour.
Que l'on soit homme ou bête,
On a le plus grand tort
De n'être bon qu'après sa mort. SEIGNORET.